

Ibsen : Les œuvres de la maturité et la mégalomanie de la vie

Exiger de vivre et de se développer pleinement sur le plan humain, écrivait Ibsen dans des notes jetées sur le papier pendant qu'il travaillait à ses *Revenants*, « c'est de la mégalomanie¹ ». Dans les œuvres tardives d'Ibsen, les individus se trouvent confrontés à une alternative fatale entre deux maux, entre deux fautes également tragiques. En pensant surtout à Madame Alving, la protagoniste des *Revenants* (1881), qui a sacrifié son existence et son bonheur à la brutalité animale de son mari et à ses devoirs familiaux, Ibsen mettait en évidence la culpabilité inhérente à ce sacrifice, le péché mortel commis par l'individu contre lui-même et la loi de sa personne, contre le droit et le devoir de développer harmonieusement sa propre humanité, selon ses possibilités et ses besoins : péché, ajoutait-il, qui comporte inévitablement une *némésis*.

Pour Ibsen, le désir même d'une vie pleine et entière apparaît comme coupable, parce qu'il ne tient pas ou ne veut pas tenir compte de la vérité, c'est-à-dire des conditions objectives qui font obstacle à la libre maturation de la personne. Grand poète du malaise de la civilisation, Ibsen poursuit, jusque dans la désillusion, le rêve d'une existence apaisée, d'une harmonie entre nature et culture, d'une humanité heureuse et réconciliée avec elle-même, mais se rend clairement compte que la civilisation, dans son époque historique, bloque ce rêve, le rend impossible et irréalisable.

Presque tous ses drames affrontent l'idéal d'un libre déploiement de l'individu – libre déploiement qui, mis à l'épreuve de l'emprisonnement historique et social, se racornit ou se déforme en un poignant délire subjectif, par exemple dans l'« exaltation maniaque » du constructeur Solness qui, comme le remarque Binswanger² dans une célèbre étude de psychiatrie existentielle, construit sa tour jusqu'à une hauteur où lui-même ne peut monter. [...]

Kantien et luthérien, Ibsen oppose devoir et plaisir et semble parfois prêt à adopter le concept bourgeois de la vertu comme mortification ; son kantisme est pourtant aussi celui qui avait enseigné à Schiller l'idéal d'une humanité harmonieuse et réconciliée, qui exerce la vertu tout en développant joyeusement ses capacités vitales, et c'est pourquoi Ibsen en arrive à dénoncer l'inhumanité répressive et donc coupable du renoncement et à présenter le plaisir comme un droit ou mieux comme un devoir, comme une loi de la vie qu'on ne peut pas violer.

Ibsen n'est jamais un moraliste réducteur : dans son drame *Empereur et galiléen* (1873), ce n'est pas par hasard qu'il rêve d'un accord entre le Christ et Dionysos, entre vertu et bonheur, entre nature et civilisation. Même Brand, le héros moral, veut combattre au nom de la plénitude vitale et cherche dans la religion la jeunesse, la force, la santé du pin des forêts et de la bruyère des landes, et non la mortification. Ibsen est toujours à la recherche d'une synthèse entre *Brand* (1866) et *Peer Gynt* (1867), entre la pesante unilatéralité de l'engagement et l'indétermination protéiforme de la disponibilité, entre ce qui donne substance mais fige et ce qui libère mais dissout. [...]

Ibsen certes s'est révolté aussi contre la tyrannie du rigide devoir être, contre le sens de la vie qui, comme il sera dit dans *Rosmersholm*, pour élever l'esprit tue le bonheur. La critique à l'encontre du christianisme naît de cette défense de la vie contre tout sens et toute valeur qui

voudraient la réprimer ; elle naît de la nostalgie de Peer Gynt pour une indétermination fluide et indéfinissable de l'acte d'exister. [...]

« L'esprit des Rosmer a le pouvoir d'ennoblir – dit Rebekka dans *Rosmersholm* –, mais il tue le bonheur³. » Si Ibsen jusqu'à un certain point avait cru pouvoir concilier esprit et vitalité (autrement dit morale et instinct, christianisme et paganisme, conscience et force), *Rosmersholm* marque l'écroulement de cette illusion. Dans *Brand* le concept chrétien de devoir accroissait la plénitude et la vigueur résolue de la personnalité, augmentait le courage de choisir et d'affronter les tempêtes ; dans *Rosmersholm* le christianisme est au contraire parvenu à l'apogée de son œuvre d'élévation de la conscience, mais en affinant cette conscience il l'a rendue sensible et fragile au point qu'elle est devenue inapte à la lutte pour la vie, et incapable de mettre en acte même les choix moraux qu'elle se propose. En ce sens Ibsen rejoint la grande cohorte des intellectuels fin de siècle, vainement désireux de se débarrasser de l'héritage de la sévérité chrétienne, par laquelle ils se sentaient séduits dans leur âme et menacés dans leur vitalité : que l'on pense, entre autres, à Nietzsche, à Strindberg ou à Overbeck, l'ami et disciple de Nietzsche, qui à la fin de son existence disait que le christianisme l'avait détruit. [...]

Ibsen – et avec lui d'autres grandes voix de la culture *fin de siècle*, surtout scandinave et mitteleuropéenne – peint le malaise de la civilisation avec une lucidité implacable et une douleur profonde, en restant convaincu qu'il est insurmontable. Plus tard Thomas Mann, et en partie Freud lui-même, essaieront de concilier ces contraires et d'apaiser ces conflits, d'atténuer le dilemme entre répression et chaos qui continue cependant, toujours irrésolu, à paralyser nos existences.

Claudio Magris

in *L'Anneau de Clarisse. Grand style et nihilisme dans la littérature moderne*
(*L'anello di Clarisse. Grande stile e nichilismo nella letteratura moderna*, Einaudi, Turin, 1984),
texte français Marie-Noëlle et Jean Pastureau,
L'Esprit des Péninsules, Paris, 2003 ; p. 131-132 ; 138-139 ; 143 et 159-160 ; 173.

Textes reproduits avec l'aimable autorisation des Éditions L'Esprit des Péninsules.

1. Cité dans Scipio Slataper, *Ibsen*, G. C. Sansoni Editore, Florence, 1944. Texte repris dans Maurice Gravier, *Ibsen*, Éditions Seghers, Paris, 1973, p. 56 (Fragments publiés sous le titre « Il persiste une odeur de mort », texte français Barbara Nicolier et David Tuailon, in *LEXI/textes*, n° 7, Théâtre National de la Colline/L'Arche Éditeur, Paris, 2003).

2. Ludwig Binswanger, *Henrik Ibsen et le problème de l'autoréalisation dans l'art*, texte français Michel Dupuis, De Boeck-Wesmaël, coll. « Bibliothèque de pathoanalyse », Bruxelles, 1995.

3. Henrik Ibsen, *Rosmersholm*, texte français Terje Sinding et Bernard Dort, in *Les Douze Dernières Pièces*, vol. II, Imprimerie nationale, coll. « Le spectateur français », Paris, 1991, p. 391-392.